

VOHSEN (Ernst), Consul, négociant, éditeur et écrivain allemand (Mayence, 15.4.1853 - Bad-Nauheim, 20.6.1919).

Fils d'un fabricant d'huile, Vohsen abandonna ses études secondaires en 1870 pour s'engager à l'armée. La paix étant revenue, il partit pour Paris, puis pour Marseille, où il entra en 1875 au service de la Compagnie française du Sénégal et de la Côte occidentale d'Afrique. Quelques mois plus tard, il dirigeait une factorerie de cette société sur les bords du rio Nunez. En 1879, il devenait fondé de pouvoirs de la Compagnie à Freetown; à ces fonctions, il ajoutait en 1881 celle de consul du Reich. D'une exploration faite en 1882 dans l'intérieur du pays, il rapporta une relation qui fut publiée en 1884 dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*.

Vohsen devait quitter la Sierra Leone en 1887, mais son retour en Allemagne fut bref: le 14 mai suivant, il débarquait à Zanzibar et recueillait la succession de Carl Peters au poste de représentant général de la *Deutsch-Ostafrikanische Gesellschaft*. Rompant avec la politique trop ambitieuse poursuivie jusque-là, il s'attacha surtout à l'organisation de factoreries côtières. Contrariée par la mauvaise volonté des *walis* arabes, qui prétendaient ne pas reconnaître les droits au contrôle douanier concédé à la Compagnie par le Sultan de Zanzibar, cette œuvre fut bientôt sérieusement compromise par le soulèvement que Wissmann réussit à réprimer. Après la victoire, Vohsen reprit sa tâche avec succès, mais le 20 novembre 1890, la Compagnie cédait ses droits souverains au Reich, l'Est africain allemand naissait, le représentant général donnait sa démission et revenait à Berlin.

Le rude colonisateur Peters devait l'évoquer dans ses mémoires. Il le décrit comme un « juif sympathique et éveillé, mais tout à fait favorable aux Noirs » et plein de préjugés théoriques. Pour ce commentateur partial, c'est du reste le « manque de psychologie indigène » de Vohsen et sa « candeur naïve » qui auraient été à l'origine de la révolte.

Un rapide voyage mis à part, Vohsen ne devait plus revoir l'Afrique. En 1891, il entra comme directeur-associé dans une vieille maison d'éditions qui, d'ailleurs, existe toujours: la librairie Dietrich Reimer; en 1895, il en assumait seul la direction. Ce fut un grand éditeur-mécène, passionné pour l'idée coloniale; il fit paraître à fonds perdus de nombreux ouvrages de géographie, de philologie et d'économie concernant les pays d'outre-mer; il développa le département cartographique de la maison et lança en 1909 la remarquable revue mensuelle *Koloniale Rundschau*.

Ses compétences avaient été bientôt reconnues par le Gouvernement impérial; dès 1890, il fut appelé à faire partie du Conseil colonial et, en 1897, il fut envoyé à Paris comme délégué officiel pour négocier la fixation des frontières du Togo: l'accord ainsi réalisé (*Deutsches Kolonialblatt* du 25 octobre 1897) porte sa signature. Mais c'est avant tout au comité national de la puissante *Deutsche Kolonialgesellschaft* qu'il donna toute sa mesure: il devint membre du bureau en 1893 et président de la commission financière à partir de 1901. La fondation d'un syndicat pour la colonisation blanche dans le Sud-Ouest africain, le financement de plusieurs expéditions scientifiques, notamment au Cameroun, constituent autant de succès qu'il dut à ses talents de négociateur et d'organisateur, dans le cadre de ses mandats au Conseil colonial et à la *Kolonialgesellschaft*.

Sur la colonisation allemande, Vohsen avait des vues souvent prophétiques: dès 1890, presque seul dans les milieux coloniaux, il applaudit dans sa brochure *Zum Deutsch-Englischen Vertrag* la conclusion du traité avec l'Angleterre, démontrant que Zanzibar avait perdu toute importance, puisqu'aussi bien le littoral de la terre ferme était allemand. Un an plus tard, dans *Ein Kolonialprogramm für Ostafrika*, il préconisait déjà comme indispensable la construction du chemin de fer en direction du

Tanganyika; cette idée, il allait encore la défendre et l'illustrer en 1911, époque où les travaux de chemin de fer avançaient trop lentement à son gré (*Zur Ostafrikanischen Bahnfrage*, Berlin, 1911).

Dans son esprit, le développement économique des colonies était étroitement conditionné par le relèvement et la civilisation des indigènes. « Le Noir, déclara-t-il le 6 août 1910 au congrès chrétien-libre, produit déjà volontairement par son travail des centaines de millions de marks. A lui seul, notre intérêt bien compris exige donc qu'il soit convenablement traité. » Dès le 11 octobre 1902, il avait présenté au 1^{er} congrès colonial allemand un long rapport où il reprochait à Léopold II d'avoir lié la liberté commerciale au Congo. En 1908, il publiait sous le titre *Deutschland und der Kongostaat* une substantielle brochure de 72 pages, où il rappelait la campagne des chambres de commerce allemandes en 1884 et cherchait à susciter un nouveau mouvement pour la révision de l'Acte de Berlin. En mars 1910, il fonda la *Deutsche Kongo-Liga* qui réunit bientôt des centaines de membres; conformément à son habitude dans bien d'autres sociétés coloniales dont il avait inspiré la création, il s'y contenta du rôle modeste, mais efficace, de trésorier. Cette société devait travailler en étroite collaboration avec Morel bien entendu, mais aussi avec les mouvements similaires suisse (Christ-Socin et Claparède) et français (F. Chailay et P. Mille). Le 29 mai 1911, un délégué de la *Kongo-Liga* traversa la Manche pour s'associer à la séance d'hommage à Morel, qui avait lieu à Londres.

La fondation de cette société, à vrai dire, était plutôt tardive. Elle devait cependant se perpétuer sous des noms différents qui témoignaient d'une adaptation à des circonstances nouvelles: Société pour la protection des indigènes (*Eingeborenenchutz*) en 1913, Société pour l'Etude des Sciences indigènes (*Eingeborenenkunde*) en 1925.

Le *Koloniale Rundschau*, organe de la *Kongo-Liga*, publia des articles de Morel et de Christ-Socin, à côté d'excellentes études géographiques, économiques et ethnologiques. Chose remarquable, bien loin de disparaître en 1919, elle prospéra, sous la direction du professeur Troll, puis de son co-fondateur D. Westermann. Sa collection montre à quel point, malgré la perte des territoires d'outre-mer, la science allemande était restée féconde, dans le vaste domaine des études coloniales. Les circonstances n'arrêtèrent cette publication qu'en mars 1943.

En 1913, le *Koloniale Rundschau* s'inclina, de bonne grâce semble-t-il et en termes louangeurs, devant les réformes de Renkin. Plus tard, elle devait même affirmer que si la campagne anglaise contre le Congo n'avait été pure de visées politiques ni dans son déclenchement, ni dans les motifs de sa suspension, la *Kongo-Liga*, elle, n'avait jamais visé que des objectifs économiques et philanthropiques. Il est équitable de dire que rien, dans la collection de la revue — même pendant la guerre de 1914-1918 —, ne permet de contredire cette assertion.

Toujours dans le cadre de la campagne anti-congolaise, ajoutons que Vohsen avait édité l'ouvrage de Dörpinghaus, ainsi que la traduction allemande des brochures de Morel et de Conan Doyle.

La fin de cet actif propagandiste et pionnier de l'action coloniale allemande a quelque chose de désolant. Les protectorats auxquels il avait voué son existence étaient perdus. Son fils unique, lieutenant aviateur, avait été tué en 1917. Lui-même s'éteignit à Bad-Nauheim, où il avait espéré qu'une cure rétablirait sa santé.

27 mars 1958.

[J.S.]

Jacques Willequet.

Koloniale Rundschau, Berlin 1909-1943, *passim*, et surtout le numéro spécial d'avril-mai-juin 1919, entièrement consacré à Vohsen. — *Deutsche Kolonialzeitung* du 20 juillet 1919, article nécrologique signé S. Passarge aux pages 75-76. — C. Peters, *Die Gründung von Deutsch-Ostafrika*, Berlin, 1906, p. 228, 230 et suiv. —

M. Townsend, *Rise and Fall of Germany's colonial Empire*, New York, 1930, p. 139-141. — P. Schramm, *Deutschland und Übersee*, Braunschweig, 1950, p. 237.